

LOUIS CHADOURNE

Avez-vous lu le *POT AU NOIR*, de Louis Chadourne ? J'en ai un bel exemplaire, qui a paru l'année dernière chez les Mornay, libraires, 37, boulevard du Montparnasse, dans la « Collection originale ». Il n'y a eu guère, je crois, qu'un millier d'exemplaires destinés à la vente, et il est bien probable qu'ils sont épuisés. De toutes façons, tâchez de vous en procurer un. Je ne connais pas M. Chadourne, ni MM. Mornay. Ce que je sais, c'est que le premier a écrit un chef-d'œuvre, avec ses *Scènes et figures des tropiques*, et que les seconds ont habillé ce chef-d'œuvre de caractères d'imprimerie d'un noir admirable, et de bois gravés en couleur d'une étonnante richesse de tons. Le bibliophile est donc aussi heureux que le lecteur, ce qui n'est pas peu dire.

« *Le Pot au noir* » — nous dit une note — « est un terme, employé par les marins, pour désigner un centre de « dépression atmosphérique, où se forment les cyclones. » Sous ce titre, Louis Chadourne a groupé un certain nombre de récits de mer, de sensations de paquebots, d'aspects coloniaux et exotiques, qui sont de pures merveilles. La Guadeloupe, Cayenne, les forçats, la mer des Caraïbes, défilent devant nous, dans une série de notations d'une intensité, d'une complexité, d'une verdeur, que je crois sans précédent dans la littérature du déplacement, du dépaysement, du ciel nouveau. L'homme qui a écrit ces pages enfiévrées, elliptiques, chargées de substance et de parfums, enchevêtrées comme la jungle des forêts tropicales, n'est pas seulement un très grand artiste. C'est un visionnaire du réel. C'est un maître.

Il y a une quarantaine d'années, un jeune officier de marine, qui signait Pierre Loti dans la *Nouvelle revue* de Mme Edmond Adam, obtint, avec un délicieux récit de Tahiti, un succès foudroyant. Je me rappelle encore la découverte de ce jeune talent, rempli de parfums nouveaux et violents, qui embaumèrent et hallucinèrent dix années de notre jeunesse. Je vois le dîner familial où mon père engagea Loti à se présenter à cette Académie française, que n'encombraient pas encore les nullités à la Jonnart, et lui rédigea même, sur un coin de table — « Léon, va chercher l'encrier » — sa lettre de présentation. Eh bien ! ce soufflé venu de la haute mer, ce changement de climat et de mœurs, ce développement d'un autre état de la conscience par la transplantation, Louis Chadourne nous l'apporte aujourd'hui, sous une autre forme, moins sensuelle — mais plus aiguë et intelligente — que Loti. L'auteur d'*Azyadé* et de *Fantôme d'Orient* faisait du songe — un songe exquis, mais, à la longue, monotone — avec la distance et le transfert. L'auteur de *Pot au noir* s'accroche éperdument à la réalité, un peu à la façon de Jules Boisserie — *Fumeurs d'opium* — et de Stevenson. Loti a dû son immense, mais superficiel succès, à la longueur, à l'imprécision, à l'enfantillage. Chadourne, qui demain sera célèbre, recherche l'expression la plus dure, la plus vireuse, dans la circonstance la plus âpre, et dans la remarque la plus acerbe. Il est un tourmenteur de soi-même, et tel qu'un pascalisant embarras.

Alors que Loti, dans ses peintures à touches répétées, adopte une couleur unique — le bleu noir pour le ciel d'Afrique, le rose pour les visions de Constantinople — Chadourne compose ses incomparables paysages, où la fresque rejoint la miniature, d'une multitude de traits architecturaux, rigides, anguleux, relevés de pourpre, de noir et d'or. C'est un paysagiste extraordinaire, chez qui l'eau-forte se rehausse de taches de café, d'encre, de citron, d'ocre, de vermillon, de jonquille, de gomme laque, ainsi que dans les improvisations d'un Hokousai, ou d'un Renoir ; pour citer les deux exemples les plus saisissants — dans les temps contemporains, ou modernes — du génial délire de l'œil, poussé à son ultime degré d'intensité. Je me rappelle aussi avoir admiré, chez Octave Mirbeau, des toiles de Vincent von Gogh, qui participaient d'une telle frénésie ; notamment un champ d'iris de toute beauté. Je crois que si Mirbeau vivait encore, il pousserait des cris d'admiration devant certaines descriptions, coruscantes, vénéneuses et pathétiques, de Chadourne.

La langue de cet étonnant écrivain — que la réalité pénètre jusqu'aux confins de l'hallucination — est moins syntaxique qu'émotive et, en quelque façon, déflagrante. On y retrouve cette manière « abréviade », dont parle je ne sais plus quel critique de Vélasquez, et qui se remarque aussi chez beaucoup de jeunes auteurs d'aujourd'hui, chez un Morand, chez un Marans, chez un Lucien Daudet, chez un Giraudoux, comme elle était chez un Toulet. M. Chadourne tend des concordances, quasi électriques, entre les sensations immédiates, les impressions consécutives. La

méditation *a posteriori*, et l'état abstrait de l'esprit qui désorientent, à une première lecture, charment et retiennent à une seconde, et enchantent à une troisième, qui est la bonne. Avez-vous remarqué qu'une page qui plaît, ou qui augmente la connaissance, doit être toujours relue trois fois : une pour l'étonnement ; une pour le plaisir ; une pour voir comment c'est fait.

Je ne ferai, du *Pot au noir*, aucune citation. La citation est, en général, un artifice, par lequel le critique élude son avis. Si vous désirez vous échapper, pour deux soirs — car l'ouvrage est compact — des préoccupations et des poussières de la vie quotidienne, si vous voulez voyager à peu de frais ; si vous voulez connaître un état d'esprit intermédiaire entre l'ironie et l'ébahissement ; eh bien ! vous vous attacherez à cet auteur. C'est un ami ; j'entends par là qu'il vous captivera, vous divertira, ne vous abandonnera que charmé et conquis. Il y a, en M. Chadourne, comme dans les jeunes auteurs précités, une forte substance, et une grande variété de perspectives.

Qu'ils s'appliquent à explorer l'inconnu de la planète, comme Chadourne ; ou à définir des états de sensualité intellectuelle, comme Eugène Marsan ; ou à fixer la géométrie et l'analytique de l'âme comme Lucien Daudet, dans *La Dimension nouvelle* ; ou à multiplier les facettes de la vie mentale-matérielle, comme Giraudoux ; ou à scruter les arcanes de la liberté, comme Beslière, l'auteur de la surprenante et inoubliable *Franzili* ; ou à recueillir les limites de la psycho-histoire comme le génie, hélas ! en

mais, de mon cher Marc Proust, qu'ils s'adonnent au mystère du dehors, ou à celui du dedans ; à la peinture, ou à la gravure des passions ; à leur reprise par Tironie, comme un Max Jacob ; ces nouveaux écrivains — dont la phalange est nombreuse, et étincelante — doivent être maintenant mis en pleine lumière. C'est notre devoir à nous autres, les anciens, de les comprendre, de les célébrer, de les proposer à la sympathie et à la compréhension d'un grand public. Ils sont une richesse intellectuelle, une incomparable parure pour notre pays. Il y a peut-être, parmi eux, de la graine de Balzac et de Shakespeare. Rien de ce qui peut les signaler et leur être utile — quant à leur diffusion, et à leur influence — ne doit être négligé par nous.

C'est pourquoi j'ai été fort attristé d'un méchant et lourdaud article de M. Henri Béraud — couronné par l'Académie Goncourt — consacré par lui, récemment, à un ridicule éreintement des jeunes auteurs de la *Nouvelle revue française*. M. Béraud a un gentil talent d'amuseur ; mais il se croit plus important qu'il n'est, et son jugement, porté sur des écrivains qui le dépassent de cent coudées — en hauteur et en profondeur — est ridicule. Je le lui dis sans aucune acrimonie. L'obésité peut être un martyre, puisqu'il l'assure ; elle n'est, à coup sûr, pas un mal. Au lieu que la lourdeur limitative, dans le jugement littéraire, est un mal. Je lui souhaite sincèrement de réserver à une appréciation plus exacte de ses dimensions intellectuelles et de ses capacités critiques. Sinon, il fera rire de lui, qui se croit un comique volontaire. Si éloigné que je sois, sur certaines questions, de M. Gide, il ne me viendrait certainement pas à l'idée de songer aux enfantillages appliqués de M. Béraud, quand j'ai lu une page de l'écrivain terrible et pénétrant qu'est M. Gide... Le succès de surface désorbité beaucoup de gens et les porte à s'exagérer leur valeur.

Nous continuerons, si vous le voulez bien — dans les intervalles de la politique — à nous occuper de ces nouveaux écrivains, qui s'avancent, d'un pas de conquérants, vers la notoriété et le succès. Si leur forme, toujours originale, vous surprend un peu pour commencer, dites-vous que, dans l'originalité il entre facilement quelque outrance. Celui qui apporte une formule inédite, une vision rajeunie, une rupture des poncifs d'hier, commence, en général, par scandaliser. Le scandale des sots — littéraire et artistique — a toujours été l'autre chambre de la renommée.

LEON DAUDET.
Député de Paris.

LEON DAUDET.
Député de Paris.

P. S. — J'ai reçu de M. Henri Béraud la lettre suivante, que je publie gentiment, sauf un passage concernant un tiers : car je suppose que M. Béraud connaît la loi sur la presse :

Paris, 1^{er} mai.

Monsieur Léon Daudet,
Directeur de l'Action Française,
Paris.

Monsieur,

Les gens qui vous approchent (et je ne parle point seulement des Camelots du Roi) vont partout colportant que vous ne lisez rien, absolument rien, faute de temps. Ils exagèrent. Mais vous lisez vite ; et vous deviez être singulièrement pressé lorsque vous avez lu, dans l'Eclair, cet article auquel fait allusion votre chronique de ce jour. Il n'y était aucunement question de ma « valeur » ni de mon « importance » sur lesquelles je professe cette modestie propre aux gros hommes et dont vous nous donnez de si fréquents exemples.

Au surplus, l'article en question n'était point consacré à un éreintement de la N.R.F., mais à la critique d'un service public, qui est celui de la propagande française à l'étranger. Se peut-il que cette question vous intéresse si peu ?

.....
Pour moi, je me contente du « joli talent d'amuseur » que vous voulez bien me reconnaître. C'est un compliment des plus enviés et que vous ne feriez certainement pas aux auteurs de la N.R.F. si vous lisiez les romans gais et les farces au moyen de quoi ces messieurs prétendent nous arracher aux misères de ce temps. Et, puisque vous m'avez critiqué « sans aucune acrimonie », j'ose espérer que vous n'en mettez

pas davantage à recevoir et à publier cette réponse par laquelle j'ai l'honneur d'être, monsieur le directeur, votre empressé

Henri BÉRAUD.

P. S. — Je me permets de vous faire observer que mon succès n'est pas un succès de surface. C'est un succès de volume.

J'ai publié cette lettre pour faire plaisir à M. Béraud et parce qu'elle est assez amusante. Mais je lui ferai remarquer qu'il n'est pas d'usage, en matière de critique littéraire, de se demander, entre journalistes, des insertions ou des contre-insertions, destinées à des explications de caractère, de talent, ou autres. Sans cela, on n'en finirait plus. — L. D.

BOULEVARD